

XVII^e festival international du film de San Sebastian

Léo Bonneville

Numéro 59, décembre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51552ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonneville, L. (1969). XVII^e festival international du film de San Sebastian. *Séquences*, (59), 36–46.

San Seba

Léo I

Le XVIIe festival international du film de San Sebastian s'est tenu du 16 au 26 juin 1969. Avec les événements qui agitaient le monde et ceux qui secouaient l'Espagne, on aurait pu prévoir des manifestations, des contestations. Rien. Tout s'est déroulé dans l'ordre. Les critiques ont été relégués au balcon du théâtre Victoria Eugenia, le service de presse s'est montré accueillant et généreux et les conférences de presse amenaient des échanges sur un ton de conversation fort sympathique. Il faut ajouter l'importante rétrospective consacrée à Josef Von Sternberg, en présence du Maître (également Président du jury du festival), qui a daigné répondre aux questions des journalistes. La soirée de clôture, assumée par la délégation de l'U.R.S.S., a créé un climat de fraternité et de gaieté où la ferveur espagnole le disputait à l'entrain endiablé soviétique. Il faut dire que le dernier film avait cloué les spectateurs à leurs sièges pendant quatre heures, les Russes ayant présenté la version intégrale du long métrage d'Ivan Pyriev, *Les Frères Karamazov*. Décidément, la nuit allait y passer...



...tian 1969

SOLITUDE À DEUX
(Samontnosc we dwoje)
(Pologne)

L'histoire de ce pasteur protestant se situe en Silésie dans les années 1933-35. Stanislaw Rozewicz décrit avec une attention particulière les gens de ce pays. Les plans en cinémascope sont d'une rare beauté. Mais pourquoi le film ne nous touche-t-il pas davantage? Pourtant la vie de cette famille avec ses épreuves (accident survenu à la mère, mort foudroyante d'un petit garçon, présence inquiétante d'un professeur de musique à la maison) a de quoi nous intéresser. Je pense que le réalisateur a manqué de courage et de nerf. Son style fluide, coulant, attendrissant nous apparaît d'une autre époque, celle, par exemple, de Marcel Carné avec Jean Gabin et Michèle Morgan. Le monde évolue trop vite aujourd'hui pour que notre sensibilité n'en soit pas modifiée. Hélas! l'auteur s'en tient encore à un cinéma dépassé.

LES DÉFIS (Los Desafios) (Espagne)

En présentant ces trois histoires sous le titre *Los Desafios*, l'Espagne va dans le sens contraire du polonais Stanislaw Rozewicz. Ces sketches sont modernes à souhait et reflètent des influences contem-

eville



Zert, de Jaromil Jires

poraines. Un lien peut réunir ces trois brèves histoires : la jalousie et ajoutons un certain anti-américanisme. En effet, dans chacun des cas, on se rend compte que quelqu'un est trompé qui ne peut supporter cette situation et l'Américain (présent dans chaque épisode) en est évidemment le responsable. Alors la violence l'emporte qui engendre la vengeance. C'est dire aussi qu'à travers les jeux des personnages plane une sorte de fatalité qui entre dans le destin de chacun. Chaque histoire, traitée par de jeunes réalisateurs (Claudio Guerin, José Luis Egea et Victor Erice), témoigne des talents manifestes et un goût commun pour des images bien construites et des couleurs éclatantes. Tout de même, le spectateur se rend compte que les auteurs connaissent bien *La Piscine* (1er sketch), *Peppermint frappé* (2e sketch) et *Pierrot le fou* (3e sketch).

SKARABEA (La Terre dont un homme a besoin) (Allemagne)

Pour son premier long métrage, Hans-Juergen Sybergerg n'a pas choisi un sujet facile. Un homme, George Wilhelm Bach, arrête en Sardaigne et fait le pari de céder ses biens personnels contre tout le terrain qu'il parcourra en une journée. Très bien. Mais pour nous

faire croire à cette histoire, l'auteur nous entraîne un peu partout dans l'île de Sardaigne, nous fait assister à des scènes folkloriques d'un goût douteux, nous amène avec son héros dans des terres stériles (un peu comme le film) et nous fait assister à des agapes qui n'ont rien de bien raffiné. De temps à autre, un souci de peindre un peuple assez arriéré et un personnage d'une épaisseur brutale. Tout cela pour nous dire, au bout d'un long trajet inutile, que le coin de terre dont Bach a besoin, c'est ce carré où il vient de mourir épuisé. Après deux heures de projection...

LES PETITES CIGOGNES (U.R.S.S.)

Il y a une grande différence entre *Quand passent les cigognes* et ce film. Le premier innovait quand il sortit sur les écrans, celui-ci fait déjà fort ancien. Pourquoi ? Le traitement du film nous reporte avant la guerre et l'histoire, devenue banale, est celle d'une personne qui garde fidélité inaltérable à son mari mort à la guerre. Evidemment les sujets se ressemblent facilement. Mais il y a la manière. Nikolai Moskalenko n'évite pas de pincer la corde sentimentale et le dernier vol des "cigognettes" constitue le cliché final du film.

LA DAME DE CONSTANTINOPE (Hongrie)

Présenté à la Semaine de la critique à Cannes, ce film est entré dans la compétition à San Sebastian. On trouve sympathique cette vieille dame qui vit de souvenirs, d'attentions aux autres et aussi de solitude. Judit Elek attache une importance constante aux gestes, aux objets journaliers, aux actes routiniers... Quand cette vieille dame se décidera à mettre son appartement à la bourse des logements, ses pièces seront littéralement envahies par des locataires éventuels. Après le déménagement, elle retrouvera sa solitude et ses souvenirs. Toute cette agitation est décrite avec des images dont on peut déplorer la saleté, la grisaille. Mais c'est par souci d'être vrai et aussi de capter les êtres et les cho-

ses dans leur criante réalité que l'auteur ne veut rien embellir. Car la jeune réalisatrice a tout voulu ainsi, travaillant spontanément, caméra au poing, avec de la pellicule peu sensible... Il en résulte un film qui rappelle à sa manière le néo-réalisme ou même le cinéma-vérité. Film intéressant, très humain, bien que peu ensoleillé. *La Dame de Constantinople* est digne de *La vieille Dame indigne*... lucide et obstinée.

THE LOST MAN (L'Homme perdu) (U.S.A.)

Les films sur les Noirs se multiplient. *The Lost Man* nous présente les Noirs de la Côte ouest des U.S.A. brimés et rejetés. C'est pourquoi les chefs du groupe décident de commettre un vol important pour financer la défense des droits des Noirs. A partir de ce moment,

La
Dame
de
Constantinople,
de
Judit
Elek



le film devient une sorte de policier. En effet, le coup commis, la police entre en action. Le chef blessé fuit. La police fait preuve d'une naïveté stupéfiante. Les diversions viennent sans cesse la mettre sur de fausses pistes. Et le chef - Sidney Poitier naturellement - va mourir près du pont alors que la sirène d'un bateau annonce le départ... Dans le genre, on a vu mieux. Ici, le suspense ne sert qu'à prolonger le film et le parti-pris mélodramatique finit par rendre cette trop longue histoire insupportable. On se demande comment il se fait que Sidney Poitier se prête à tant de grimaces, particulièrement durant la scène où un photographe le crible de flashes alors qu'il est en train de mourir. *The Lost Man* de Robert Alan Aurthur est un film lourdement commercial.

THE ITALIAN JOB (Grande-Bretagne)

Peter Collinson, après le succès, l'an dernier à San Sebastian, de *The Long Day's Dying*, a voulu se détendre avec *The Italian Job*. Cette histoire loufoque ne manque pas de vie et de couleur. Pour accomplir un "vol de première grandeur", une bande de truands va bouleverser toute la circulation de la ville de Turin car ces "messieurs" ambitionnent de dévaliser les coffres de la Fiat. Ils y réussissent. Et alors... nous assistons à la plus endiablée des poursuites à travers la ville et la banlieue pendant laquelle les gags les plus insolites éclatent à la figure. C'est un délire irrésistible. Peter Collinson fait preuve d'une invention constante, ne résistant pas à renouer avec les poursuites du temps du muet qui

The Italian Job, de Peter Collinson



culminent dans le fantastique. On rit de bon coeur avec les "héros" de cette inénarrable histoire. Et les spectateurs les suivent, partageant leurs tribulations de bon coeur. Il faut dire que l'auteur a le sens du rythme et du comique et a su s'entourer d'acteurs de premier plan: Michel Caine, Noël Coward, Benny Hill... L'humour n'est pas mort chez les Britanniques.

L'AMANTE DE GRAMINA (Italie)

L'Amante de Gramina, c'est l'histoire d'un homme injustement trompé et qui ne vit que pour assouvir sa vengeance. Cela se passe en Sicile, en 1865, et Carlo Lizzani nous décrit l'aventure de Gramina avec un souci de montrer que la rébellion est au bout de toute injustice. On voit tout de suite que derrière cette banale histoire — en ce sens qu'elle se retrouve à des milliers d'exemplaires dans ce milieu — l'auteur veut montrer la répugnante exploitation des pauvres par les riches, des analphabètes travailleurs par les nantis intellectuels, en somme, la lutte des classes. Bien sûr, le baron exploiteur est méprisable mais la vengeance est encore plus terrible. Le récit se poursuit avec une rare sûreté et le réalisateur a le don de montrer les êtres au paroxysme de leur passion. Il en ré-

sulte un film violent, rapide. La caméra pourchasse le protagoniste dans ses démarches renouvelées. Un montage serré, libéré des temps morts, fait de *L'Amante de Gramina* un film réussi. Le plus émouvant n'est-il pas ce plan de la jeune amante traînant, en pleurant, le corps criblé de balles de Gramina.

EL CADAVER EXQUISITO (Le Cadavre exquis) (Espagne)

Comme l'indique le titre, nous sommes amenés dans une affaire macabre. Car il y a bien un cadavre dont une main, puis une tête se promènent dans un colis... Tout cela pour montrer la frivolité d'un homme, pour le réveiller de son conformisme, pour compromettre sa situation... Et le film n'est rien autre qu'une intrigue bizarre articulée avec un certain goût du mystère et se terminant dans la destruction d'un couple... Qu'ajouter sur ce film qui dénote le talent de Vincente Aranda à créer le suspense et à diriger ses acteurs? Mais le film n'a ni la puissance, ni la portée d'une oeuvre hitchcockienne, peut-être parce qu'il s'en dégage une certaine froideur, un large écart qui font que le spectateur regarde sans être pris par cette machiavélique affaire.

J'AI DEUX PAPAS ET J'AI DEUX MAMANS (Yougoslavie)

C'est le problème du divorce et de ses conséquences pour les enfants qu'évoque le charmant film de Kresqo Golik, *J'ai deux papas et j'ai deux mamans*. La difficulté majeure provient de l'adolescent qui a trop d'attention pour la jeune (deuxième) femme de son père. Mais l'autre garçon n'est pas sans s'apercevoir qu'on ridiculise son "second" père qui est flûtiste. Car les deux enfants sont entrés dans deux nouveaux foyers. On voit facilement les petites blessures qui marquent naturellement les enfants. L'auteur, qui a le sens de l'humour, une heureuse délicatesse, un souci de vérité, n'aborde jamais les "grands problèmes". Il se contente de noter avec finesse les

difficultés que rencontrent les enfants partagés entre des parents "adoptifs". Il faut ajouter que les interprètes sont excellents, montrant beaucoup de naturel et de simplicité et s'adaptant de leur mieux aux situations nouvelles. *J'ai deux papas et j'ai deux mamans*, s'il n'est pas un film très profond — l'auteur s'en garde bien — entend tout de même nous signaler les difficultés nées du divorce. Un film très agréable à voir et plein de fraîcheur.

ZERT (La Plaisanterie) (Tchécoslovaquie)

Le cinéma tchèque est un cinéma courageux. Il cherche à démystifier son passé (récent) et à faire la vérité sur des événements peu

J'ai deux papas et j'ai deux mamans, de Kresqo Golik



réjouissants. S'inspirant d'un récit de son compatriote Milan Kundera, Jaromil Jires tente avec *Zert* de montrer comment fut changé le destin de l'étudiant communiste Ludvik Jahn, exclu du parti et condamné pour des crimes fictifs pétrés (?) vers 1950... Et ainsi nous assistons aux sévices que subit ce patriote travaillant dans des conditions inhumaines. Et on voit aussi la stupidité et l'arbitraire de ses supérieurs qui l'emploient à des besognes indignes. C'est par des passages au passé que l'auteur nous restitue ces événements qui nous disent combien cet homme — incapable de se défendre — fut marqué par l'intransigeance de la "machine administrative". Mais Jahn connaît la femme qui a été la cause de sa terrible aventure et la vengeance sourd naturellement. Mais à quoi bon alimenter le passé, c'est aujourd'hui qu'il faut vivre. Le réalisateur nous fait bien sentir les débats intérieurs qui agitent cet homme malheureux. Sans éclat, avec des images qui évoquent la dureté des jours anciens, avec une précision sur les faits et gestes, Jires nous traduit l'injustice qu'a subie cet homme et aussi l'espérance qui l'anime après ce temps d'épreuve. Film à la fois sympathique et instructif. Misère de l'homme pris dans les rets d'une bureaucratie aveugle. Le cinéma tchécoslovaque a le mérite de

continuer discrètement mais résolument aussi l'autocritique de son pays.

UNE MANCHA ROSA (Une Tache rouge) (Italie)

Ce film italien vaut particulièrement pour la beauté des images qui ont ici peut-être quelque chose d'indécent. Un jeune photographe revient des Indes avec six mille diapositives. Il reprend vie au milieu de ses amis en compagnie de Fleur, jeune fille anglaise qu'il a recueillie au cours de ses voyages. Deux événements vont précipiter sa maturité : le suicide de sa soeur et la condition inhumaine que lui révéleront ses diapositives. Ce film en couleur annonce un auteur de talent. Les diapositives recadrées montrent assez le souci de perfection. Mais cela ne suffit pas à nous faire vivre avec le personnage qui nous apparaît de l'extérieur. C'est que les gestes traduisent peu la personnalité du protagoniste. L'esthétisme du film l'emporte sur la sincérité.

CHANGES (U.S.A.)

Ici aussi un jeune mûrit en se cherchant. Mais le côté vagabond l'emporte facilement parce que Kent Lane ne sait pas qui il est et où il va. C'est donc à toutes sortes de rapides expériences qu'il se livre, l'instabilité commandant su-

bitement le changement. On voit très bien que l'auteur, Hall Bartlett, essaie de regarder la jeunesse de notre temps, de saisir ses métamorphoses, de traduire ses hésitations... Pour cela, il imite Lelouch chasseur d'images fugitives et Nicholas Ray de *La Fureur de vivre*. D'où une personnalité hésitante. Il reste que le film a toute la saveur d'un être en situation et toute la fragilité d'une oeuvre en train de se faire... D'une observation perspicace, d'une psychologie rapide, d'un montage lâche, *Changes* ne tend nullement à résoudre un problème mais à rappeler — s'il en était besoin — que la jeunesse rejette tout ce que le passé lui a apporté et cherche... ce qu'elle ignore encore. Sujet d'actualité mondiale traduit dans une sorte de chronique ou ballade d'un temps perdu.

LAUGHTER IN THE DARK (Grande-Bretagne)

Avec *Laughter in the Dark*, Tony Richardson fait preuve d'un talent et d'un métier sûrs. Pour nous raconter cette sordide histoire — un ménage perdu et une aventure qui conduit l'amant à la cécité puis à la mort — l'auteur utilise la couleur avec discrétion et bonheur et fait preuve dans le récit d'un sens du raccourci, de l'attente et de l'efficacité. Car nous

sommes sans cesse dans l'incertitude sur la conséquence des actes posés. Particulièrement dans la dernière partie du film, le spectateur se rend compte avec quelle subtilité, quelle précision l'auteur crée le suspense et, en conséquence, suscite la peur. Il ne s'agit pas de la peur panique mais de celle qui survient quand un être est sournoisement, abusivement trompé et que le moment de la révélation approche. Nul doute que ce film aura le succès de *Wait Until Dark*. Il faut féliciter Anna Karina, Nicol Williamson et Jean-Claude Drouot qui donnent une présence convaincante à leurs personnages.

LA FEMME DOUCE (France)

Bresson toujours recommencé... Si Robert Bresson emprunte à Dostoïevsky l'argument d'*Une Femme douce*, il n'en fait pas moins un film d'auteur. Le film commence par suggérer le suicide de cette jeune femme douce. Au chevet de la morte, le mari se remémore sa courte vie — cinq ans peut-être — avec sa femme. L'auteur n'utilise pas précisément le flashback mais l'évocation constante de certains événements. En sorte que constamment nous sommes ramenés dans la chambre de la défunte où littéralement le mari tourne en



Une Femme douce, de Robert Bresson

rond. Ces courts épisodes ne sont que des éclairs, des parcelles d'une existence qui n'a pas été heureuse parce que les époux vivaient dans une incompréhension mutuelle. Avec des interprètes toujours retenus, avec des attentions portées à la déambulation — on entre, on sort, on descend des escaliers, on vient, on va — avec des paroles de plus en plus rares, Bresson fige des personnages qui provoquent peu d'émotions. C'est vraiment par une ascèse sévère que l'auteur atteint une rigueur extrême. La couleur tente d'adoucir ce que cette triste histoire a de pénible et ce que le traitement a d'austère. A chaque nouveau film, la critique note la démarche constante de Bresson

vers l'abstraction. On peut se demander, après *La Femme douce*, jusqu'où encore Bresson peut aller. C'est un défi qui apparaît difficile à relever. Mais avec lui le spectateur n'a pas fini d'être étonné. Ici le cinéma est également recherche.

THE RAIN PEOPLE (U.S.A.)

On connaissait le talent de Francis Ford Coppola grâce à son premier film *I Am a Big Boy Now*. Voici qu'il remporte le Grand Prix du Festival avec *The Rain People*. L'histoire de cette jeune femme nous est racontée avec un réel brio. Bien que le film débute lentement, nous suivons Nathalie qui abandonne son mari (pour quelque

temps), un matin de pluie, pour suivre la route vers l'Ouest. Cette odyssee ne sera pas sans événements révélateurs. Mais Francis Ford Coppola réussit à faire vivre des personnages habités par un passé récent. En effet, au cours des différents épisodes de cet itinéraire, autant Nathalie que Killer (qui s'attachera à elle) revoient leur passé en des scènes vives introduites précipitamment dans le présent. Ces scènes viennent justifier autant le comportement de Nathalie que celui de Killer. Ce dernier ne pourra supporter l'agression finale de

Gordon (un agent de police) et retrouvera la force qui le caractérisait au cours de son stage à l'université alors qu'il était célèbre joueur de rugby. Il en résultera un combat singulier qui assimile les prouesses de Killer à son jeu de jadis. Mais l'enfant de Gordon saisira le revolver de son père pour abattre le défenseur de Nathalie. Ce film tragique traduit, avec une sensibilité à fleur de peau, les angoisses d'une jeune femme qui s'interroge sur le sens de sa vie (elle est déjà enceinte) et qui fait connaissance avec la mort.

The Rain People, de Francis Ford Coppola

